

Les campagnes d'Alexandre: de l'histoire à l'épopée

Pierre Kunstmann

Université d'Ottawa

Les historiens de l'Antiquité qui se sont penchés sur la personnalité d'Alexandre et ses conquêtes¹ manifestent tous un parti-pris très net pour les Grecs (entendons par là essentiellement les Macédoniens) contre le métissage avec les Perses. Le roi de Macédoine est présenté comme un nouvel Achille, dont il descendait légendairement par sa mère Olympias. Ils racontent les révoltes successives des soldats d'Alexandre, qui, parvenus sur les rives de l'Hypharsis, se refusent à pousser jusqu'au Gange. C'est contre son gré que leur chef est forcé de retourner vers l'Ouest. Le comble fut le mariage avec Roxane, fille d'un satrape de Bactriane. Par un bel effet rhétorique, Quinte-Curce [VIII, 4] en souligne la disparate et le scandale: «Hoc modo rex Asiae et Europae introductam inter convivales ludos matrimonio sibi adiunxit et captiva geniturus, qui victoribus imperaret.»²

Le premier roman d'Alexandre³ (*Pseudo-Callisthène*, fin III^e s.?) exalte, au contraire, le brassage, le métissage physique et culturel. Alexandre est moins le fils de Jupiter Ammon (dont le sanctuaire se trouve en Lybie, dans l'oasis de Siwa) que celui de Nectanébus, le dernier pharaon d'Égypte, qui aurait fui en Macédoine pour demander

¹ Diodore de Sicile et Quinte-Curce au I^{er} s., Plutarque, Arrien et Justin aux II^e et III^e s.

² «De la sorte, le roi de l'Asie et de l'Europe s'unit en mariage à une femme, qui lui fut présentée au nombre des attractions d'un festin; une captive allait lui donner l'enfant qui commanderait aux vainqueurs.» [La traduction est celle de Bardon.]

³ Je reprends le titre de *Pseudo-Callisthène* (qui désigne en fait son auteur supposé, mais c'est une métonymie consacrée par la tradition) pour le distinguer du roman français du XII^e s.

l'aide de Philippe et qui aurait séduit la reine Olympias par ses enchantements. Son auteur était probablement d'Alexandrie d'Égypte—première des villes fondées par notre héros, où il sera enterré; creuset du métissage gréco-égyptien, que le conquérant étendra ensuite à la Perse. Ce roman est connu au Moyen Age par

- les *Res gestae ab Alexandro Macedonis* de Julius Valerius (IV^e s.) et l'*Épitomé* («Abrégé») de son oeuvre⁴;
- la traduction du grec effectuée par Léon le Diacre au X^e s.;
- l'*Historia de Proeliis*, qui, au XI^e s., remanie le tout en utilisant Valerius, Léon et des historiens.⁵

Le *Roman d'Alexandre* français du XII^e s. (dorénavant *R.A.*)⁶ s'inspire de ces traductions et adaptations latines du *Pseudo-Callisthène*. Il refuse l'adultère et la bâtardise; ceci dès le début du siècle, chez Albéric de Pisançon:

Dicunt alquant estrobatour
Que l reys fud filz d'encantatour.

⁴ C'est la source du *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent, au dernier quart du XII^e s.

⁵ Source du *Roman d'Alexandre en prose*, du XIII^e s.

⁶ Rappelons que nous avons conservé de ce roman trois rédactions successives: les deux premières fragmentaires (rédactions octosyllabique et décasyllabique); la troisième (rédaction en alexandrins) est l'oeuvre d'au moins trois auteurs successifs (c'est du dernier, Alexandre de Paris, dont le remaniement date d'environ 1180, que provient le texte édité jadis par l'équipe de Princeton, texte complet puisqu'il va de la naissance à la mort du héros). Mes références correspondent à l'édition Armstrong du *Medieval French Roman d'Alexandre (MFRA)*. Parallèlement au roman en langue vulgaire, mentionnons aussi que Gautier de Châtillon composa vers 1180 son *Alexandreis*, belle épopée de 5500 hexamètres dactyliques, qui obtint un succès considérable parmi les lettrés et devint au XIII^e s. un classique de la littérature latine; l'auteur s'inspire essentiellement de Quinte-Curce.

Mentent, fellon losengetour.
 Mal en credreyz nec un de lour,
 Qu'anz fud de ling d'enperatour
 Et filz al rey macedonor. (27-32)

On trouve en écho, vers la fin du siècle, chez Alexandre de Paris (avec une belle «dislocation à gauche» sur 2 vers):

Li rois qui Mascedoine tenoit et Alenie
 Et Gresce en son demaine et toute Esclavonie,
 Cil fu pere a l'enfant dont vos orrés la vie [. . .] (I, 145-48)

Dans le *Pseudo-Callisthène*, le héros se dirige vers l'Occident (Sicile, Rome, Carthage) pour se tourner ensuite vers l'Orient; au centre, entre Occident et Orient, se trouve l'Égypte: le temple d'Ammon et la fondation d'Alexandrie. Dans le *R.A.*, Alexandre se dirige résolument vers l'Est; il n'est plus question de l'Égypte (ni de l'oracle d'Ammon, ni de la fondation d'Alexandrie⁷, quoique ce soit dans cette ville que sa dépouille sera amenée et mise dans un magnifique tombeau à la fin du roman).

Pour cerner mon propos, la comparaison des campagnes d'Alexandre chez les historiens latins et dans le roman français médiéval, je me limiterai aux récits de batailles et de sièges.

Notre héros doit affronter trois grands adversaires sur les champs de bataille: Nicolas de Césaire (d'Acarmanie dans le *Pseudo-Callisthène*, donc près de l'Étolie d'Olympias), Darius (Darius III Codoman, roi de Perse), Porus (Paurava, roi d'Inde). Le lecteur attentif remarque facilement un parallélisme entre Nicolas et Darius, un autre aussi entre

⁷ Dans le *R.A.*, la première cité fondée par Alexandre est Bucéphala, en Inde; la fondation d'Alexandrie d'Égypte est cependant mentionnée (IV, 1577) mais en 5^e position dans la liste des 12 cités que le héros a fait construire.

Nicolas et Porus. Il convient de noter la relation de parenté entre Nicolas et Darius et d'alliance entre Darius et Porus.

Précisons que Nicolas n'existe pas chez les historiens. Dans le *Pseudo-Callisthène* et chez Julius Valerius (ainsi que dans l'*Épitomé*), Alexandre demande à Philippe la permission d'aller à Pise (*sic*), aux Jeux Olympiques, concourir dans l'épreuve de char; et c'est dans une course qu'Alexandre bat Nicolas, qui tombe de son char et meurt renversé. À partir de l'*Historia de Proeliis*, il ne s'agit plus de *Formule 1*, mais de bataille rangée. Dans le *R.A.*, le royaume de Nicolas n'est plus situé en Grèce; Nicolas menace d'arriver en Grèce avec Arméniens et Turcs. Tout comme plus tard Darius, il réclame de Philippe un tribut, le considérant comme son vassal.

Parallélisme donc Nicolas / Darius: Nicolas annonce Darius. L'épisode de Nicolas se situe, en quelque sorte, dans les *Enfances Alexandre*, suivant la tradition épique. Le jeune Alexandre est encore sous l'autorité de son père Philippe et sous l'influence de son maître Aristote. Le défi de Nicolas arrive juste après la scène de l'adoubement d'Alexandre; Philippe reste muet, tête baissée, comme le roi Marc devant le Morholt, comme il fera lui-même plus tard devant le messager de Darius. C'est Alexandre qui relève le défi pour son père, comme Tristan pour son oncle. Suivent les conseils d'Aristote qui l'invite à la largesse:

Qui tout veut trestout pert, des auquans le dist on.

Se volés larges estre, plus en serés preudom

Et conquerrés la terre jusqu'en Oceanon [. . .] (I, 679-81)

Alexandre comble de bien les chevaliers pauvres, le cas le plus illustre (quoiqu'exceptionnel) étant celui du neveu de Darius, le jeune Samson, réfugié en Grèce après le meurtre de son père et la perte de sa terre. Ces largesses sont possibles grâce à l'argent qu'Alexandre a saisi aux usuriers, ces *sers de put affaire* (I, 649)—effet de contraste avec Darius, qui dépendait entièrement de ses serfs⁸. Le fils de Philippe se

⁸ On retrouve les mêmes thèmes dans les recommandations d'Aristote au début de l'*Alexandreis* (I, 85-104).

choisit ensuite (ou plutôt demande à Aristote de choisir pour lui) douze pairs qui soient ses compagnons—les *amici* des historiens latins, choisis parmi les *hétairoi* «compagnons», c'est-à-dire les nobles Macédoniens constituant la grosse cavalerie.

Parallélisme aussi entre Nicolas et Porus, dont les royaumes semblent situés aux marges occidentales et orientales des terres qu'Alexandre va conquérir sur Darius. Les affrontements se font, à chaque fois, en deux temps. Comme il est de coutume dans l'épopée, on assiste d'abord à la lutte de deux armées, ce qui permet d'ailleurs aux nobles barons de s'illustrer; mais l'issue du combat restant incertaine, les chefs de chaque camp (défi de Nicolas, défi d'Alexandre) décident de s'affronter en combat singulier. En fait le cas de la campagne contre Porus est plus complexe, car on assiste à un dédoublement du combat entre les deux armées: la première bataille se termine par la fuite de Porus; la deuxième par sa soumission: il devient le vassal d'Alexandre. Mais quand Porus apprend que les arbres du soleil et de la lune ont annoncé au Macédonien sa mort prochaine à Babylone, il désire se venger de son ancien adversaire (thème classique du baron révolté); Alexandre lui propose alors rupture du lien vassalique et combat singulier. Dans le corps à corps, l'Indien arrive à trancher les deux jarrets de Bucéphale; Alexandre abat Porus, mais l'épargne et lui accorde une trêve jusqu'à sa guérison. Porus guéri, le combat reprend (deuxième dédoublement): le roi de Macédoine, pensant à la perte de Bucéphale,

A mont desor son elme li a grant caup feru.
 Ne li vaut ses haubers la monte d'un festu
 Q'il n'en trenche la teste et le vis et le bu
 Et la sele d'yvoire et le cheval qernu,
 Quatre moitiés en fist devant soi en l'erbu. (III, 4252-56)

Mais passons aux batailles contre Darius. Ici plus de parallélisme: le roi de Perse occupe une place centrale et singulière dans le roman. Dans le *Pseudo-Callisthène*, Alexandre a trois pères:

- l'un qu'il tue par ignorance; c'est Nectanébus, que les auteurs du *R.A.* rejettent avec dégoût; Alexandre de Paris

le considère toutefois comme un grand astrologue (I, 186-94) et le roi de Macédoine en aperçoit la statue avant d'arriver à la cité de Tarse (I, 2589-96).

- les deux autres, auxquels il s'affronte pour les remplacer: Philippe, son vrai père dans le *R.A.*; Darius, son beau-père virtuel dans le roman (mourant, il offre à son ennemi la main de sa fille), beau-père réel dans l'histoire puisque notre héros épousera Stateira à Suse un an avant sa mort à Babylone.

Des trois grandes batailles que le Macédonien livra au Perse dans l'histoire (le Granique en 334, Issos en 333 et Gaugamèles deux ans après), le *R.A.* n'en a gardé que deux, presque une seule, car la seconde est à peine une bataille. Du Granique, il ne reste qu'un nom, bloc erratique (à la fin du roman, dans l'évocation de la construction des 12 Alexandries):

Et as puis Gramaton une autre en estoras,

C'est uns rois que par force meïs de haut en bas [. . .]

(IV, 1592-93)

Comme le remarquent dans une note les éditeurs de Princeton (*MFRA* VII, 124): «The river Granicus has been metamorphosed into a king by the French poet.»

La seule vraie bataille dans le *R.A.* est livrée après le siège de Tyr et combine des éléments correspondant à la bataille d'Issos des historiens et d'autres empruntés à la bataille de Gaugamèles: c'est celle des Prés de Paille (*Pratum Palliorum*). De Gaugamèles relèvent les chars perses garnis de faux, semant la mort sur leur passage; dans le *R.A.*, curieusement ce sont des éléphants qui tirent les chars! D'Issos est retenu l'épisode de la capture de la mère, de la femme et de la fille du Grand Roi, lesquelles sont traitées avec un profond respect par Alexandre—traitement qui vaut au roi la déclaration suivante dans une lettre que Darius lui adresse:

«Et durement m'en poise qant de moi es eschis.» (II, 3036)

La seconde bataille, qui pourrait se situer près de Gaugamèles, n'en est pas vraiment une puisque Darius se voit abandonné de tous ses alliés (le roi Porus, mais aussi les nobles perses, qui reprochent à leur chef d'avoir suivi ses serfs et déshérité ses vassaux) et en est réduit à la fuite. Il est ensuite tué par deux de ses "serfs" (en fait des satrapes), dont le fameux Bessos que poursuivra Alexandre jusqu'en Bactriane au-delà de l'Oxus et qu'il fera supplicier à Ecbatane.

Mais plus qu'aux batailles rangées, le *R.A.* s'attache aux sièges de villes et aux combats qui en sont l'occasion. Il s'agit surtout du siège de Tyr avant la grande bataille contre le roi de Perse et du siège de Babylone après les merveilles de l'Inde et le voyage aérien d'Alexandre. Il est à noter, d'ailleurs, que le retour d'Inde s'effectue avec une facilité étonnante; il n'est pas question des difficultés rencontrées par l'armée dans la basse vallée de l'Indus ni des souffrances des soldats traversant les déserts de Gédrosie.

Le siège de Tyr est historique (les auteurs du roman suivent souvent Quinte-Curce); celui de Babylone est tout à fait fictif. Reste que les deux offrent un remarquable parallèle, et nos auteurs donnent libre cours à leur talent d'amplificateurs : pour l'épisode de Tyr, 2634 vers (ou 3059 si l'on inclut la prise de Gaza et celle d'Escalon—pour P. Meyer (II, 154) «près de 4000 vers»); pour celui de Babylone, 2005 vers. Soit un total de 4639 à 5064 vers pour un roman qui en comprend 15924. Presque un tiers de l'oeuvre! P. Meyer, au sujet des combats autour de Tyr, parle de «l'interminable série de combats singuliers dont se composent les batailles de nos chansons de geste» (II, 156); et la traductrice des *Lettres Gothiques*, L. Harf-Lancner, de sabrer 3020 vers pour l'épisode de Tyr et de supprimer 768 vers pour celui de Babylone, ce afin de pouvoir publier le *R.A.* en un seul volume—autres temps, autres goûts!...

L'élément le plus frappant du parallèle entre les deux sièges est l'épisode de *fuerra*, de razzia, où des fourriers accompagnés de chevaliers sont chargés de s'emparer d'un abondant bétail. C'est le *fuerra de Gadres* (c'est-à-dire de Gaza) dans le premier cas: la razzia s'effectue dans le Val de Josaphat; dans le second cas, le pillage se fait dans le Val

Daniel (du nom du prophète biblique). Quinte-Curce mentionne qu'au siège de Tyr le Macédonien avait voulu faire construire un môle pour rattacher la ville au continent; à cet effet, il envoie des hommes sur les hauteurs du Liban pour abattre des arbres. Les soldats-bûcherons sont attaqués par des paysans arabes, et Alexandre vole à leur secours. À son retour, il s'aperçoit que les Tyriens avaient, pendant son absence, incendié et détruit le môle en construction. Les éditeurs de Princeton ont clairement montré les sources de l'épisode:

- un incident raconté par Albert d'Aix dans son *Historia Hierosolymitana* quand en 1112 Baudouin 1^{er} assiégeait Tyr;
- une razzia au Val de Josaphat dans la *Chanson de Jérusalem*;
- le motif du conflit entre sagesse et prouesse (aucun de ces preux chevaliers n'acceptant de quitter le combat pour aller prévenir leur roi—variations sur le thème *Roland est preux et Olivier est sage*).

L'expédition du Val Daniel reprend le schéma de celle du Val de Josaphat. Citons les éditeurs (*MFRA* IV, 21): «Non seulement les deux fuerres sont construits de la même manière mais le fuerre babylonien pousse l'imitation jusqu'à reproduire les expressions et les mots de son modèle.»

Mais pourquoi les auteurs du roman ont-ils privilégié ces deux villes? Risquons une explication. Tyr, d'une part, est la métropole de Carthage, la grande rivale de la Grèce et de Rome en Méditerranée occidentale (Sicile et Espagne). Carthage, dans le *R.A.*, est associée à Nectanébus; quand Alexandre en aperçoit la statue et demande qui elle représente, on lui répond :

«Por dant Nectanabus, qui ci vint de Cartage;

Onques n'ot en cest siecle un seul home si sage.»

(I, 2593-94)

Tyr évoque pour les auditeurs l'Orient des croisades, mais aussi le monde biblique, le peuple de la côte, hostile à Israël, Baal contre Iahvé. Le lien

avec la Palestine est évident dans le choix du Val de Josaphat pour la razzia, val qui se trouve à 150 kilomètres de Tyr à vol d'oiseau! Mais cela permettait le rapprochement avec Jérusalem. C'est dans cette ville, en effet, que se rend Alexandre après la prise de Tyr et de Gaza; en nouveau Cyrus (celui de la *Cyropédie*, qualifié de Messie dans la prophétie d'Isaïe), le conquérant de la Perse, ému à la vue du peuple hébreu qui s'incline devant lui, promet à Israël paix et sécurité.

Quant à Babylone, ville des jardins suspendus et de la tour gratte-ciel, elle semble, dans le *R.A.*, exercer sur notre héros un attrait irrésistible:

«Je ne m'en irai mie, ne je ne mi dansel,
Devant que j'aie prise la fort tor de Babel
Que firent li gaiant de chaus et de quarrel.» (III, 6237-39)

Vers auxquels fait écho, dans la branche IV, le passage suivant:

Qant li rois ot conquis la terre barbarine [. . .] (IV, 624)
Et Babilone prise et la tor gigantine [. . .] (IV, 626)

Je ne suivrai pas L. Harf-Lancner qui rapproche notre héros de Nemrod, roi de Babel, qui, dans une nacelle tirée par des oiseaux, comme celle d'Alexandre, se serait élevé dans les airs pour atteindre Dieu. Le fils de Zeus ne pouvait être tenté de faire comme les géants⁹! À vrai dire, le *R.A.*, dans son orthodoxie chrétienne, ne mentionne pas l'origine divine d'Alexandre (ou sa prétention à une origine divine). Mais, contrairement aux géants, à Nemrod, le roi de Macédoine ne s'est pas dénaturé, sa mesure était l'empire du monde, il ne s'en est jamais pris à Dieu. Babel évoque plutôt la désunion, la confusion; Alexandre semble vouloir

⁹ Dans l'*Alexandreis*, Gautier de Châtillon fait dire à notre héros, s'adressant une dernière fois à ses compagnons avant de mourir, qu'il s'en va dans l'Olympe soutenir le vieux Jupiter, car les géants, dans leur présomption, pourraient remonter à l'assaut du ciel (X, 403-17).

prendre la tour pour la garder, la surveiller; à sa mort, il la remet d'ailleurs à Tholomé (c'est-à-dire Ptolémée):

Apela Tholomé que il pot tant amer,
De la tor de Babel l'a fait asseürer,
As citoiens l'a fait et plevir et jurer. (IV, 1405-07)

Mais Babylone s'avère être Bagdad! Elle est aux mains des sarrasins, qui adorent Mahomet et Apollin. L'émir a nom Nabugor et son sénéchal Nabuzardan (on reconnaît le couple Nabuchodonosor/Nabuzardan du *IV^e Livre des Rois* [MFRA VII, 71]). En filigrane encore, la silhouette du Grand Cyrus qui délivre les Juifs de l'exil et d'autre part la guerre de croisade.

Le Macédonien tue l'émir et s'empare de Babylone, mais demande à ses troupes d'épargner la ville et ses habitants. Il veut s'y faire couronner. Les historiens classiques racontent qu'Alexandre voulait faire de cette ville la capitale de son empire. Il y tint, suivant l'expression de Justin¹⁰, «l'assemblée de l'univers». Après avoir atteint les bornes d'Hercule en Orient, il veut conquérir l'Occident jusqu'aux colonnes d'Hercule (Gibraltar). La scène du couronnement dans le *R.A.* et dans le roman en prose (XIII^e s.) évoque celle du couronnement d'Arthur dans le *Brut* de Wace. Mais Antipater et Divinuspater, auxquels notre héros dans le *R.A.*

¹⁰ « En retournant des rivages les plus reculés de l'Océan à Babylone, il apprend que des ambassadeurs de Carthage et des autres villes d'Afrique, de l'Espagne, de la Sicile, des Gaules, de la Sardaigne, et de quelques nations de l'Italie, y attendent son arrivée. Son nom avait répandu une telle terreur dans le monde entier, que tous les peuples se faisaient ses courtisans comme s'il eût été destiné à devenir un jour leur maître. Tandis qu'il revenait en toute hâte à Babylone, pour y tenir en quelque sorte l'assemblée de l'univers [. . .] » (XIII, 452). Ceci se retrouve dans l'*Historia de Proeliis* et dans le *Roman d'Alexandre en prose* (l'édition de Hilka, p. 241) ainsi que chez Gautier de Châtillon (X, 216-98).

avait accordé le gouvernement de Tyr et de Sidon, se sentent menacés (comme naguère les deux serfs de Darius) et font empoisonner le roi.

En conclusion, le *R.A.*, comme les historiens classiques, situe bien les exploits d'Alexandre en Orient; il passe sous silence l'épisode de l'oracle de Jupiter Ammon et celui de la fondation d'Alexandrie, se démarquant ainsi des historiens de l'Antiquité et du *Pseudo-Callisthène*. Son but est ailleurs: c'est d'exalter la chevalerie d'Alexandre. Le roman se termine sur deux regrets:

- celui du héros, de n'avoir pu conquérir l'Europe de l'Ouest: il aurait fait de la France la tête du monde;
- celui de l'auteur, qu'Alexandre n'ait pas été chrétien:

Se il fust crestiens, ainc tels rois ne fu nes [. . .] (IV, 1556)

Alexandre apparaît donc comme la figure annonciatrice du chevalier français du XII^e siècle finissant, en route pour la troisième croisade.

Works Cited

- Alexandre de Paris. *Le Roman d'Alexandre*. Ed. and trans. Laurence Harf-Lancner. Paris : Livres de Poche, 1994.
- Der Altfranzösische Prosa-Alexanderroman*. Ed. A. Hilka. Halle : n.p., 1920.
- Gautier de Châtillon. *Alexandreis*. Ed. M. L. Colker. Padoue: Antenore, 1978.
- Justin. *Histoires Philippiques, extraites de Trogue-Pompée*. In *Collection des auteurs latins, avec la traduction en français*. Ed. M. Nisard. Paris , 1850.
- The Medieval French Roman d'Alexandre [MFRA]*, Ed. E. C. Armstrong et al. 7 vols. Princeton, NJ : Elliot Monographs, 1937-55.
- P. Meyer. *Alexandre le Grand dans la littérature française*. 2 vols. Paris, 1886.
- Pseudo-Callisthène. *Le Roman d'Alexandre*. Ed. and trans. G. Bounouré and B. Serret. Paris : Belles Lettres, 1992.
- Quinte-Curce. *Histoires*. Ed. and trans. H. Bardon. 2 vols. Paris : Belles Lettres, 1948.